

# Jean D'Ormesson : être Dieu ou Chateaubriand

Interview

Par **Mario Pelletier**

(Le Devoir, 1<sup>er</sup> mai 1982)

Ils ont fini de souffler depuis longtemps, les orages désirés qui devaient emporter René vers les espaces d'une autre vie. Et Atala, enterrée et oubliée dans les manuels de littérature, ne fait plus guère verser de larmes. Les forêts américaines ont perdu leurs bons sauvages depuis belle lurette, mais Chateaubriand, qui fut le père du romantisme français, continue d'outre-tombe de séduire. À peine revenu d'un livre sur Dieu, voilà que Jean d'Ormesson en consacre un autre à l'Enchanteur romantique. Être Dieu ou Chateaubriand, s'est dit l'académicien, qui prend déjà rang parmi les Immortels, de toute façon. Mais entre le vicomte François-René de Chateaubriand et le comte Jean Lefèvre d'Ormesson, tous deux issus de nobles et antiques familles, tous deux guettés par l'ennui et sauvés par la plume, nostalgiques du passé et tendus vers l'avenir, la coïncidence était inévitable. L'auteur d'*Au plaisir de Dieu* s'est retrouvé dans la vie de l'auteur du *Génie du Christianisme*, et surtout dans les orages de ses passions. Chateaubriand vu à travers ses amours (ou traversé par ses amours), voilà ce que s'est proposé d'Ormesson. Une matière riche s'il en est, et l'écrivain est venu nous la livrer en grande première au Québec, plus particulièrement au Salon du Livre de Québec, où s'est fait le lancement de *Mon dernier rêve sera pour vous*. C'est ainsi qu'il a pu nous expliquer un peu les pourquoi et comment de l'ouvrage.

Il tournait autour de son sujet depuis quelque temps déjà. Il avait fait de Chateaubriand l'auteur préféré de certains personnages d'*Au plaisir de Dieu*. Il avait parsemé *Dieu sa vie, son oeuvre* de fragments de sa biographie. « Quand j'ai eu fini ce livre justement, je me suis dit que c'était un peu triste de renoncer à Chateaubriand et que je devrais continuer. » Il avait écrit auparavant « des romans qui se présentaient comme des choses extérieures au roman ». C'était sa manière de répondre à la crise du roman. Tout en trouvant intéressantes les avenues du nouveau roman, il craignait que celui-ci n'eût empiré la crise en effaçant les personnages et le récit. Alors il avait écrit des romans camouflés sous un autre genre.

« Par exemple, j'ai tenté un pseudo-travail universitaire avec *La gloire de l'Empire* et des pseudo-mémoires avec *Au plaisir de Dieu*. Et ce dernier a tellement bien réussi que je n'arrive pas à persuader mes lecteurs qu'il ne s'agit pas de l'histoire de ma famille. Ainsi cette dame à qui je dis un jour que c'était un roman, elle était tellement déçue qu'elle m'a dit : « Comment, tout cela est inventé ! Ah, Monsieur, et moi qui croyais que vous aviez tant de talent ! » Alors, ici j'ai fait l'inverse : j'ai pris des éléments vrais, réels, et j'ai essayé de présenter le tout comme un roman. D'abord en prenant un certain nombre de personnages qui reviennent toujours : Joubert, Fontanes, Napoléon, Talleyrand, les huit ou dix femmes naturellement, les deux cousins Montmorency, Benjamin Constant, Mme de Staël, de façon à ce qu'on ait l'impression de personnages de romans qui disparaissent et reparaissent ; ensuite, en les appelant souvent par leurs prénoms. C'est plutôt rare dans une biographie, mais je dis plutôt René ou Germaine ou Juliette, que Chateaubriand, Mme de Staël et Mme Récamier. Et troisièmement, en employant un certain ton qui est plus proche de la fiction que de la biographie classique.

M. d'Ormesson est bien conscient qu'il existe déjà beaucoup de biographies de Chateaubriand, et d'excellentes. Il y a aussi beaucoup d'études sur telle ou telle maîtresse, mais ce qui manquait, à son avis, c'est « un tableau général des femmes dans la vie de Chateaubriand ».

« Et c'est intéressant, parce qu'on voit comme ses aventures sentimentales ont déterminé le cours de sa vie. Par exemple, s'il quitte Rome c'est bien sûr, parce que le due d'Enghien a été fusillé par Napoléon, mais c'est aussi parce que Pauline de Beaumont est morte. S'il tient à être ministre, c'est naturellement parce qu'il trouve que la littérature n'assure pas assez l'immortalité, mais c'est aussi pour plaire à Cordélia de Castellane. S'il tient à son ambassade de Rome, c'est évidemment à cause du pape, mais c'est aussi à cause de la

présence d'Hortense Allart. On pourrait continuer ainsi longtemps. Alors vous avez cette liaison si intime des trois vies : littéraire, politique et sentimentale. Ce qui est intéressant également quand on considère toutes les femmes ensemble, c'est de voir la concomitance des liaisons. Chateaubriand est en même temps l'amant de Pauline de Beaumont et de Delphine de Custine, de Delphine et de Natalie de Noailles. »

Et tout ce temps, le grand écrivain malouin reste marié et se fait le chantre de la religion. On trouve dans le livre cette remarque fort pertinente : « Il s'était laissé marier par distraction, par convenance et par erreur. Et jamais, d'un bout à l'autre, de sa carrière interminable et superbe, il ne parviendrait à s'en souvenir. » En fait, sa femme Céleste sera sa compagne à éclipses jusqu'à la fin, elle ne le précédera que d'un an dans la tombe.

M. d'Ormesson avoue avoir été poussé à écrire ce livre après être tombé sur la correspondance que Chateaubriand échangeait avec ses maîtresses. « On y découvre tout l'art de l'écrivain, bien sûr, mais aussi toute l'intelligence des femmes avec qui il était lié. Par exemple, lorsqu'il demande de ses nouvelles un peu indifféremment à une Pauline de Beaumont malade et qu'il néglige, celle-ci lui répond : Je tousse moins, mais il me semble que c'est pour mourir sans bruit. Formule admirable, et combien profonde ! Car elle avait très bien compris qu'il ne fallait pas embêter Chateaubriand, qu'elle adorait, avec des histoires de santé, et qu'il valait mieux lui faire croire qu'elle allait bien tout en ne lui cachant pas qu'elle était très mal en point. C'est la même Pauline de Beaumont qui meurt dans ses bras, à Rome, en lui murmurant : Mon dernier rêve sera pour vous. »

Tout le long de sa vie, Chateaubriand sera partagé entre l'amour, la littérature et la politique. Le journaliste en d'Ormesson s'est intéressé beaucoup à l'activité journalistique de l'écrivain, qui, après l'exécution du duc d'Enghien, s'est posé en adversaire irréductible de Napoléon. « Chateaubriand est, à maints égards, un homme de l'Ancien Régime, mais il est aussi un homme de transition, un homme moderne. Sa valeur suprême, c'est la liberté. Il est pour la monarchie, mais pour une monarchie qui respecte la liberté. En ce sens, il est dans la lignée de Tocqueville et de toute l'école politique libérale, qui mènera jusqu'à la République.

« Je crois qu'il ne faut pas négliger le fait que Chateaubriand était non seulement un génie littéraire, mais il était aussi très intelligent. Il y a des génies, vous savez, qui ne sont pas très intelligents. Lui, il comprend très bien les choses, il, voit que le monde va vers une démocratie et une certaine forme de socialisation. Il n'est jamais resté prisonnier de ses préjugés, comme l'ont été tant de ministres de la Restauration.

« Il voulait d'une monarchie légitime et constitutionnelle. Son idéal, c'était la Charte avec Louis XVIII. Alors, quand Charles X est absolutiste, il est très mécontent, mais quand Louis-Philippe, qui représente un régime constitutionnel, arrive au pouvoir, il est furieux aussi, parce que ce n'est plus du légitimisme c'est de l'orléanisme. Ce qu'il veut, c'est un peu la quadrature du cercle. Il veut une monarchie qui soit légitime et qui respecte la liberté, ce qui est évidemment très difficile à trouver. En fait, il aurait fallu un Bourbon qui eût choisi Chateaubriand comme premier ministre. Il n'est jamais arrivé à ce but, et c'est parce qu'il a échoué qu'il a écrit son oeuvre littéraire.

« Il avait en réserve quelque chose qui sort de sa carrière politique, mais qui est une oeuvre d'art sur la politique : les *Mémoires d'outre-tombe*. Et c'est ça qui est extraordinaire, ce renversement. Voilà un écrivain qui dit : la littérature, ce n'est pas assez, il faut faire de la politique. Il en fait, il ne réussit pas très bien, mais il fait de la littérature sur sa politique, et c'est ça qui est l'oeuvre de génie. Et c'est une illustration de plus que la littérature est surtout un bon usage de l'échec. Fouillez l'histoire littéraire, il y a toujours au départ un échec sentimental ou politique, ou une maladie. »

Je lui fais remarquer qu'il semble en aller autrement avec lui. Haut fonctionnaire de l'Unesco, membre de l'Académie française, directeur du *Figaro*, auteur à succès, il paraît voler de réussite en réussite. Il sourit, bredouille quelques protestations pour rire. Je sais qu'il n'a jamais fait mystère de sa bonne fortune, qu'il s'est toujours montré heureux d'être né avec une cuillère d'argent dans la bouche. « En fait, dit-il, je représente

quelque chose d'un peu rare, surtout à notre époque, je suis peut-être le seul représentant d'une littérature du bonheur. »

Descendant d'une lignée de parlementaires illustres, élevé au château de Saint-Fargeau dont il s'est inspiré pour le Plessis-lez-Vaudreuil d'*Au plaisir de Dieu*, il tient à préciser que sa famille était républicaine et qu'il ne nourrit lui-même aucune inclination pour la monarchie. « L'aristocratie, vous savez, son influence devient de plus en plus faible. Je suis vraiment, je crois, la dernière génération... Mais moi, est-ce qu'on peut dire que j'appartiens vraiment à ce milieu ? J'appartiens surtout, et beaucoup plus, au milieu intellectuel. Je suis beaucoup plus proche d'un Jean Daniel ou d'un Garaudy, même si je ne suis pas socialiste, que d'une vieille tante douairière en Basse-Bretagne. Non, ce passé est révolu, mais on peut le sauver à l'état de mythe, de roman. » C'est ce que lui, Jean d'Ormesson, a fait et qu'il continuera sans doute de faire puisqu'il compte se mettre bientôt à la rédaction d'une suite romanesque, en trois volumes, dont il garde le secret.

Jean d'Ormesson, *Mon dernier rêve sera pour vous*, Éditions Jean-Claude Lattès, 444 p.